



CATHY MAXWELL

La cabotine

LE CLUB DE MAIDENSHOP

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

La cabotine

CATHY
MAXWELL

LE CLUB DE MAIDENSHOP - 1

La cabotine

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Busnel*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

HIS SECRET MISTRESS

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Catherine Maxwell, 2020

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2022

Celui-ci est pour toi, Holly Maxwell !

Avec paix, joie et amour...

Prologue

Le club des Cartésiens

Comme il arrive souvent pour les choses les plus sérieuses, le club des Cartésiens partit d'une bonne plaisanterie.

Un petit groupe de messieurs s'étaient réunis au Garland, la taverne du village de Maidenshop. Après une ou deux tournées de bière, quelqu'un décréta que le mariage était une calamité dont tout homme logique et sain d'esprit devait se préserver.

Et le club des Cartésiens fut fondé.

Bien sûr, un gentleman finissait bien par se marier un jour ou l'autre. C'était son devoir, et la vie était pleine d'obligations. Quand cela survenait, l'intéressé rendait sa carte de membre – qu'il pouvait néanmoins récupérer si d'aventure il devenait veuf.

Mais pour les autres qui jouissaient encore de leur précieux célibat, le club des Cartésiens était un sanctuaire où l'on se retrouvait dans une inoubliable ambiance de camaraderie virile.

Il en fut ainsi pendant plusieurs générations au club de Maidenshop, où ces messieurs venaient chercher bonne humeur et convivialité...

Jusqu'à la contre-attaque des dames.

1

Maidenshop, Cambridgeshire, 1814

Il n'avait pas décroché ce fichu contrat.

Depuis plus d'un an, Brandon Balfour travaillait à la conception d'un pont qui enjamberait la Tamise à Londres. Après lui avoir imposé de nombreuses et complexes modifications, l'inspecteur des travaux publics avait annoncé à Bran que son dossier était le meilleur. Il lui avait même promis une validation rapide de la commission d'attribution des marchés.

Mais hier soir, on l'avait informé que ladite commission étudiait l'offre d'un concurrent, un Écossais qui avait apparemment ses entrées auprès de politiciens influents.

En moins de temps qu'il n'en fallait pour vider un verre de cognac, des mois de labeur et de négociations fastidieuses avec ces types pompeux – qui ne connaissaient rien aux ouvrages d'art – avaient été réduits à néant.

Ce pont, premier projet d'envergure pour son cabinet d'architecture londonien, devait être sa signature, son sceau apposé sur le monde.

La déception était grande.

Aussi Bran se félicitait-il ce matin-là de participer à une partie de chasse. Il avait une féroce envie de tirer sur quelque chose, et la première corneille venue ferait l'affaire.

Furieux contre les membres de la commission, il avait chevauché une bonne partie de la nuit pour rejoindre Belvoir Castle où habitait son ami le comte de Marsden. Il était de toute façon trop frustré pour rester dormir à Londres.

Marsden marchait à son côté dans l'herbe haute en direction du bosquet d'arbres où les corneilles nichaient. Le jour n'était pas encore levé et une pénombre tranquille les enveloppait.

Ils étaient accompagnés de Dr Ned Thurlowe, le médecin du village, qui était lui aussi un bon ami. Tous trois étaient grands, séduisants et sûrs d'eux. Dans la région, on les appelait « les Trois Adonis ». Les autres messieurs les jalousaient et les femmes ne comprenaient pas qu'ils soient toujours célibataires.

Avec son mètre quatre-vingt-treize, Mars avait cinq centimètres de plus que Bran. Les cheveux couleur de blés mûrs, la silhouette longiligne, les épaules larges, il avait des yeux bleus qui, selon son humeur, pouvaient vous réchauffer l'âme ou vous glacer jusqu'à la moelle.

Thurlowe était le plus beau des trois avec ses cheveux bruns indisciplinés et ses noirs sourcils obliques. On disait que les dames faisaient semblant d'être malades pour le simple plaisir de sentir sa grande main se poser sur leur front. D'ailleurs, plus d'une s'étaient carrément pâmées à son contact.

À voix basse pour ne pas effrayer les oiseaux, Mars s'étonna :

— Quand je t'ai vu la semaine dernière à Londres, tu m'as dit que tu ne savais pas quand tu pourrais

revenir à Maidenshop. N'étais-tu pas sur le point de recevoir l'aval de la commission d'attribution des marchés ?

Bran sentit sa poitrine se contracter sous l'effet de la frustration.

— Elle s'est réunie hier soir. J'avais bon espoir de décrocher le contrat, mais au dernier moment un autre prestataire est entré dans la danse. Un Écossais qui serait un ami de Dervil, m'a-t-on dit.

— Dervil ? Mon salopard de voisin ?

Le domaine de lord Dervil bordait celui de Mars. Des années plus tôt, suite à une querelle de bornage, Dervil avait défié en duel le père de Mars. Le vieux comte était mort de ses blessures, et la guerre entre les deux familles s'était intensifiée.

Mars clamait souvent qu'il avait hâte de loger une balle dans le cœur du perfide Dervil.

— Il a mis son veto à ta candidature ? Après t'avoir fait trimer pendant des mois ?

— Il était présent à la réunion et a dit qu'il préférerait attribuer le contrat à un architecte plus expérimenté. Cela a suffi pour que l'inspecteur des travaux ajourne la séance.

Thurlowe sursauta.

— Plus expérimenté ? Tu as déjà construit plein de ponts, de canaux et de routes en Inde. Que veulent-ils donc de plus ? Et tu as aussi des lettres de recommandation de la Compagnie des Indes orientales, non ?

Compagnie que Bran avait quittée trois ans plus tôt.

— J'ai présenté toutes les références voulues, mais Dervil a sous-entendu que mon travail à l'étranger ne pouvait répondre aux critères anglais.

Dervil n'était pas le premier à le rabaisser ainsi. S'installer en Angleterre avait été une vraie gageure.

— Dervil est un crétin, décréta Thurlowe. On ne fait pas passer l'amitié avant la compétence, dans un tel projet !

Thurlowe était un scientifique. N'étant pas l'aîné de sa fratrie, il avait dû, comme Bran, se reposer sur son intelligence pour se tailler une place en ce monde. Tous deux avaient réussi dans leur partie, mais beaucoup se demandaient pourquoi un médecin aussi doué que Thurlowe végétait à Maidenshop plutôt que d'exercer à Londres dans un cabinet prestigieux.

— Manifestement, la compétence ne suffit pas dans les sphères de la politique et du pouvoir, malgré Bran. Il faut avoir des relations.

— Le duc de Winderton est ton neveu et ton pupille. Tu es rentré d'Inde pour veiller sur lui après la mort de son père. Voilà une relation sacrément haut placée.

— La vérité, c'est que Dervil convoitait le domaine de Smythson, intervint Mars. Et la sœur de Balfour a bien failli le lui vendre. Heureusement, Balfour est rentré d'Inde à temps pour y mettre le holà. Alors Dervil se venge, c'est bien ça ? Ça ne m'étonne pas. Il dit toujours que personne ne l'offense impunément.

— Quand je pense que j'ai passé plus d'un an à me plier à toutes leurs exigences, grommela Bran, la main crispée sur la crosse de sa carabine.

— Mais... tu dis que la réunion a eu lieu hier soir ? Et tu es déjà ici ? Tu n'as pas fermé l'œil de la nuit, je suppose ?

— J'étais trop en colère. En outre, ma sœur m'a harcelé de messages pour me demander de venir de toute urgence. À cause de Winderton, apparemment.

Bran était le tuteur officiel du jeune duc jusqu'à sa majorité, qu'il atteindrait d'ici quelques mois. À dire vrai, Bran doutait que son neveu soit prêt à endosser de telles responsabilités. Il avait été bien trop couvé par Lucy.

Si Bran avait eu son mot à dire, Winderton aurait dû patienter jusqu'à ses trente ans au moins. Hélas, ce n'était pas lui qui avait rédigé le testament.

— L'un de vous aurait-il une idée de ce qui peut tracasser ma sœur à ce point ? demanda-t-il.

— J'ai aperçu Winderton l'autre jour au Garland. Il buvait un coup avec ses amis. Il était saoul comme un cochon et apparemment content de son sort, remarqua Mars.

— Je l'ai croisé au village hier, ajouta Thurlowe. Il remontait la rue d'un air important, sans jeter un regard à quiconque. Tu sais comment il est...

« Imbu de sa personne ? » faillit répondre Bran.

Il s'abstint par loyauté familiale, même s'il était souvent sidéré par l'arrogance dont faisait preuve son neveu.

— Lucy se met la rate au court-bouillon à la moindre peccadille. Et une fois de plus, elle me demande d'intervenir, soupira-t-il.

Il avait pourtant ses propres problèmes à régler. Si ce contrat lui échappait bel et bien, de quoi serait fait l'avenir ?

Ses amis hochèrent la tête en silence, car ils parvenaient aux abords du bosquet. Les corneilles avaient choisi ces trois immenses platanes comme perchoirs, et l'aube n'allait pas tarder à les réveiller.

Les Trois Adonis n'étaient pas venus seuls. Derrière arrivaient les deux plus anciens membres du club des Cartésiens, M. Fullerton et sir Lionel Johnson, qui se déplaçaient en chaise à porteurs et

s'intéressaient bien plus à leur bouteille de porto qu'aux corneilles.

Fullerton avait été régisseur à Belvoir du vivant du grand-père de Mars. Quant à sir Lionel, il avait jadis été ambassadeur du roi en Italie, et vivait depuis sur cet honorable accomplissement.

Suivaient Evans, le garde-chasse de Mars, et une escouade de serviteurs portant fusils, poudre et supplément de porto.

Une poignée de garçons du village fermaient la marche. On leur avait enjoint le silence. Ils avaient pour mission de ramasser les corneilles abattues. Mars avait offert un penny pour chaque oiseau qui finirait dans leurs besaces.

Le but de la manœuvre était de surprendre les plus jeunes volatiles au réveil. Leur chair était plus tendre, et à quoi bon tuer des oiseaux si on ne pouvait pas les manger ?

Le brouillard qui flottait en nappes blanchâtres au ras du sol dissimulait les chasseurs. Au premier rayon de soleil sur l'horizon, les branches frémirent et les volatiles se dressèrent sur leurs pattes, tels de grincheux vieillards qui ont besoin de se dérouiller les membres au sortir du lit.

Sans un mot, les Trois Adonis levèrent leurs carabines. Fullerton les imita de son fauteuil, mais son fusil n'était pas chargé. Evans n'était pas stupide au point d'armer un vieil ivrogne.

Sir Lionel leva son verre de porto et beugla :
— Taïaut !

Aussitôt, les pépiements et claquements de bec se turent dans les frondaisons.

Les Trois Adonis, qui s'attendaient à une intervention intempestive de ce genre, firent feu en même temps pour ne pas perdre l'avantage de la surprise.

Les corneilles étaient malignes. Les vieilles allaient s'envoler à tire-d'aile, mais les jeunes étaient plus imprudentes... un peu comme Winderton.

Après chaque coup tiré, le fusil passait dans les mains d'un domestique qui le remplaçait par une arme déjà chargée. Les jeunes du village zigzaguaient sous les arbres pour ramasser les oiseaux morts. Il y en avait déjà beaucoup.

Puis ce fut fini. Les corneilles avaient disparu, soit dans la nature, soit dans les besaces.

Mars baissa le canon de sa carabine avec un petit rire satisfait :

— Excellent tableau de chasse ! Je suis bien content d'être débarrassé de ces braillardes. Maintenant, mes amis, tout le monde au Garland pour un petit déjeuner bien mérité ! Andy a promis de nous régaler, et nous compterons nos trophées là-bas.

Une joyeuse clameur salua cette déclaration.

— Au Garland ! mugit sir Lionel, assis de guingois dans sa chaise, avant d'ajouter à l'intention des porteurs : Allez vite, vous autres ! Nous n'allons pas faire attendre Andy.

Les porteurs se mirent au pas de course, et bien sûr ceux qui transportaient Fullerton furent obligés de suivre au même rythme.

Secoués comme des pruniers, les deux vieux poi-vrots semblaient sur le point d'être projetés à terre à tout instant.

— Evans et les autres, vous venez aussi, dit Mars en s'adressant aux domestiques et aux garçons du village. Comme je connais Andy, il y aura un festin pour au moins une centaine de convives.

— Merci, milord.

Evans fit signe à ses recrues.

— En avant, les gars. Il faut d'abord ramener l'équipement à la maison.

Il fut obéi sur-le-champ.

Un palefrenier fit avancer Orion, le grand hongre bai cerise que montait Bran. Thurlowe et Mars récupérèrent également leurs chevaux.

Après avoir galopé une bonne partie de la nuit, Orion n'appréciait guère de devoir reprendre du service, même si on l'avait bouchonné et nourri. Il manifesta sa réprobation en renâclant bruyamment tandis que Bran se juchait en selle.

— Tu vas pouvoir te reposer d'ici quelques minutes, mon vieux.

Le hongre secoua la tête en guise de réponse.

Les trois amis gagnèrent le Garland au pas. La colère de Bran s'était un peu dissipée et il avait les idées plus claires. L'air de la campagne lui faisait du bien.

— Que vas-tu faire de tous ces volatiles ? demanda-t-il à Mars.

— Andy va nous préparer des tourtes. Le Grand Cotillon a lieu ce soir, tu te rappelles ?

— Ah. J'avais oublié...

Le Grand Cotillon était l'événement de l'été à Maidenshop. Les dames patronnesses de l'Almack's n'auraient pu rivaliser avec les matrones du village pour ce qui était de l'organisation du bal. Proche de Cambridge, de Londres et de Newmarket Road, Maidenshop était une destination prisée des gens distingués et de la classe moyenne. Tout le monde se pressait au Grand Cotillon.

— Thurlowe s'inquiète au sujet du club des Cartésiens, ajouta Mars.

— À juste titre. Il n'y a plus que nous trois et les deux vieux crétins, grogna Thurlowe en désignant

d'un coup de menton la route sur laquelle Fullerton et sir Lionel avaient disparu. Les jeunes comme Winderton ne sont pas intéressés. Il faut recruter d'autres membres, sinon le club va disparaître.

— D'autant que tu seras bientôt marié, renchérit Mars.

— Hein ? Ah oui...

Le jeune médecin cligna des yeux et fronça légèrement les sourcils, comme s'il venait tout juste de se rappeler qu'il était fiancé.

On ne pouvait pas vraiment le lui reprocher. Ses fiançailles avec Mlle Clarissa Taylor s'étaient déroulées dans des conditions un peu particulières.

La jeune femme avait été abandonnée bébé sur le perron du révérend Taylor, qui l'avait élevée comme sa propre fille. Le village l'avait adoptée, bien que tout le monde s'interrogeât sur ses origines.

Puis, à vingt et un ans, Mlle Taylor avait perdu ses parents adoptifs. Elle était allée vivre chez Nelson, le hobereau du coin. Les matrones avaient alors décidé qu'il était grand temps de la marier, de préférence à l'un des Trois Adonis.

Elles avaient fait irruption au Garland, interrompant une joyeuse soirée de libations, pour exiger que l'un d'eux se dévoue.

Mars avait refusé tout net. Mlle Taylor et lui ne pouvaient pas se supporter.

Bran avait également décliné. À trente-six ans, il était célibataire depuis trop longtemps pour se laisser passer la corde au cou, surtout par pitié. Il avait bien de temps à autre une liaison discrète avec quelque veuve du voisinage, mais depuis un an il s'était entièrement focalisé sur ce maudit pont.

C'est finalement Thurlowe qui s'était sacrifié. Parce que, avait-il expliqué, il plaignait Mlle Taylor,

qui était seule au monde et n'avait pas vraiment de perspectives dans l'existence.

La scène s'était passée deux ans plus tôt. Depuis, Thurlowe rendait visite à la jeune femme chaque samedi, jamais plus d'un quart d'heure. Sans qu'aucune date soit jamais fixée.

À l'évidence, le bon docteur n'était pas très enthousiaste. Néanmoins les matrones étaient amadouées, et Mlle Taylor semblait se satisfaire de la situation présente.

Bran avait du mal à comprendre qu'elle ne presse pas un peu son fiancé, mais après tout, cela ne le regardait pas. Et en attendant, Mars prenait un malin plaisir à taquiner Thurlowe sur le sujet.

Mars reprit :

— Pour attirer de nouveaux membres, Thurlowe a organisé une conférence scientifique le lendemain du Cotillon.

— Une conférence ?

Thurlowe s'anima tout à coup :

— Oui. Tous les messieurs y sont conviés, mariés ou pas. J'ai invité M. Clyde Remy, qui évoquera la théorie de l'uniformitarisme développée par James Hutton pour expliquer la formation des roches et des montagnes. Un sujet passionnant !

L'uniformitarisme ? Bran s'abstint de donner son avis. Son regard croisa celui de Mars qui pétillait d'amusement. Bran comprit qu'il n'était pas le seul à avoir des réserves. Lui-même s'intéressait à la géologie, mais il doutait que la question captive les foules.

— Andy et moi, nous misons plutôt sur l'attrait des tourtes, précisa Mars. Il fallait bien faire quelque chose avec toutes ces corneilles.

Ils venaient d'arriver à Maidenshop. Les rayons du soleil levant caressaient les toitures en chaume des

charmants petits cottages aux murs blancs et aux jardins débordant de rosiers en fleur.

À son retour d'Inde, trois ans plus tôt, Bran avait songé qu'il n'avait jamais vu un village aussi joli – et si typiquement anglais.

Mme Warbler, une matrone des plus actives depuis son veuvage, habitait la grande maison jaune en face du Garland. De la fenêtre de son salon, elle pouvait surveiller la rue et voir qui entrait ou sortait de la taverne.

Un peu plus loin se dressait l'église de St. Martyr, au toit couvert de mousse, un édifice du XII^e siècle. Comme de nombreux monuments de cette époque, elle avait été érigée par un aristocrate – probablement un ancêtre de Winderton. On y avait adjoint une dépendance, un long bâtiment avec une belle hauteur de plafond qui avait jadis servi de grange.

C'est là qu'avait lieu le Grand Cotillon chaque année.

Tout au bout du village se trouvait l'atelier du forgeron. Et si l'on continuait sur la route, on tombait sur le relais de poste de Newmarket Road, où logeraient les visiteurs qui n'avaient pas d'amis ou de famille pour les héberger. Beaucoup de voyageurs y faisaient étape et il y avait de l'activité jour et nuit.

Près du Garland coulait le ruisseau des Trois Voleurs. Il y avait une histoire derrière ce nom, dont personne ne se souvenait. En amont, il longeait les terres de Marsden. On y pêchait de beaux poissons, surtout au printemps.

La taverne était constituée de trois petits cottages collés les uns aux autres. Mars prétendait qu'elle ressemblait à un terrier de renard, à cause de ses plafonds bas et de ses murs noircis par la fumée.

Le Garland n'en restait pas moins un sanctuaire pour une clientèle exclusivement masculine – à l'exception du jour où les matrones y avaient fait une incursion pour trouver un époux à Mlle Taylor. C'était aussi le repaire des membres du club des Cartésiens. Nul ne l'ignorait dans le comté.

L'odeur du bœuf grillé et du pain frais accueillit de loin les chasseurs. Andy devait s'être levé aux aurores. Il aimait faire rôtir la viande sur son tournebroche, au fond de la cuisine. Des volutes de fumée jaillissaient de la cheminée.

Bran se rendit compte qu'il était affamé. La veille, il avait été trop perturbé pour avaler un morceau.

Devant la façade, un valet gardait les chaises à porteurs, comme si on était à Londres et non dans un paisible village du Cambridgeshire.

Pendant que les garçons allaient déposer le contenu de leurs besaces en cuisine, les Trois Adonis attachèrent leurs montures à un poteau. Orion souffla par les naseaux pour exprimer sa mauvaise humeur. Bran l'ignora et se dirigea vers l'entrée. Il dut se baisser pour passer sous le linteau de pierre.

— Entrez, entrez ! les appela Andy de sa voix à l'accent rocailleux.

Le vieil Écossais se tenait sur le seuil de la réserve où il stockait ses barriques et qu'il appelait sa « cave ». Presque aussi large que haut, il avait le crâne chauve et arborait une grosse moustache blanche.

— Regardez-moi tous ces oiseaux ! Je vais vous préparer des tourtes qui chanteront toutes seules, promit-il. Asseyez-vous, je vous apporte à manger.

Une immense table occupait le centre de la salle. À chaque extrémité, on avait posé une pile d'assiettes en fer-blanc et des couverts.

Bran se rendit utile en les distribuant, dans un brouhaha de raclements de bottes et de pieds de chaises sur les dalles.

Andy était reparti dans la cuisine chercher la viande rôtie. Dans la réserve, Thurlowe remplissait des pichets de bière que des garçons du village plaçaient sur la table. De son côté, Mars avait apporté un plateau sur lequel refroidissaient au moins sept miches de pain. On ne faisait pas de chichis au Garland.

On attendit l'arrivée d'Evans et des domestiques de Belvoir, puis on attaqua gaiement le repas. Le silence retomba et l'on n'entendit plus que le cliquetis des fourchettes et les claquements de langue satisfaits.

Dès qu'il eut l'estomac plein, Bran se sentit enfin ragaillardi. Effectivement, il avait eu bien raison de rejoindre ses amis plutôt que de se lamenter tout seul à Londres.

Bientôt, ses concurrents apprendraient que le marché lui avait échappé. Ils se demanderaient pourquoi, et son cabinet d'ingénierie serait la cible des ragots et de toutes sortes de spéculations.

Qui sait quels dégâts en découleraient ?

Mars était en train de raconter aux gars du village une anecdote qui remontait à l'époque de sa jeunesse :

— J'étais en train de me baigner dans la rivière. Pendant ce temps, Thurlowe a chipé mes vêtements pour me faire enrager. Juste au moment où Mme Warbler et ses filles sortaient faire une promenade !

— Est-ce qu'elles vous ont vu, milord ? demanda un jeune villageois.

— Oh, elles ont *tout* vu !

Cette réponse déclencha une bordée de rires. Même les domestiques étouffèrent un gloussement, et Bran se surprit à sourire.

Tout à coup, son regard fut attiré par l'apparition d'un domestique en livrée bleu et blanc sur le pas de la porte. Il reconnut Randall, le majordome de Smythson.

Bon sang, il n'était même pas huit heures et demie !

Il se leva pour se porter à sa rencontre.

— Bonjour, Randall. Ma sœur a-t-elle découvert ma cachette, ou avez-vous eu de la chance ?

Randall avait servi autrefois dans l'armée sous les ordres de leur père. Il avait à peu près l'âge de Lucy, qui avait douze ans de plus que Bran.

— C'est la chance, monsieur. Voulez-vous bien venir avec moi ?

— Il faut que je me rase, objecta Bran en grattant son menton râpeux.

— Madame est aux cent coups...

Cela n'avait rien d'inhabituel. Néanmoins, il y avait une note d'urgence dans la voix de Randall.

— Bon, très bien, soupira Bran.

Il leva la main pour dire au revoir à ses amis. Il nota que Fullerton et sir Lionel s'étaient retranchés à leur table préférée, au fond de la salle.

Le menton reposant sur sa poitrine, sir Lionel semblait s'être assoupi. Fullerton n'avait pas l'air de s'en formaliser et parlait tout seul.

Orion piétina nerveusement quand Bran se jucha en selle.

— Encore quelques minutes, mon vieux.

Randall enfourcha sa propre monture, et tous deux s'éloignèrent. Bran ne posa pas de questions. Randall était toujours très discret concernant la

famille Winderton, Bran s'en était rendu compte à son retour d'Inde.

Ils rejoignirent au pas Smythson, le domaine ancestral des Winderton. Bran aurait pu forcer l'allure, mais il voulait ménager son cheval.

Les jardins qui entouraient la grande demeure en brique rouge avaient été conçus par Capability Brown¹ en personne. Mais Lucy ne se passionnait pas plus pour le jardinage que pour les tâches administratives, et cela n'avait pas changé à la mort de son époux.

À l'arrivée de Bran trois ans plus tôt, le domaine était au bord de la ruine. Le parc partait en friche, les écuries s'écroulaient et les frais de scolarité de son neveu n'avaient pas été payés depuis des années. À se demander pourquoi le pensionnat continuait de l'accueillir chaque nouveau trimestre.

Bran avait réglé tous ces problèmes en payant de ses propres deniers, car à l'époque Winderton n'avait pas d'argent. Le vieux duc ayant le démon du jeu, il avait perdu des fortunes aux courses et en investissant dans divers projets plus farfelus les uns que les autres.

Évidemment, Lucy n'avait pas voulu ébruiter leurs déboires pécuniaires. La contribution de Bran était leur secret – même si, quand son neveu se comportait de manière puérile, il se retenait à grand-peine de lui jeter quelques vérités à la figure.

Sa sœur l'en avait toujours empêché, mais un jour il faudrait bien qu'il ait une bonne explication avec Christopher.

En attendant, Bran avait réussi à redresser la situation du domaine, qui dégageait de nouveau des profits et était en mesure de payer ses fournisseurs.

1. Paysagiste considéré comme « le plus grand jardinier d'Angleterre » (1716-1783). (*N.d.T.*)

Les jardins étaient désormais entretenus et les écuries bien organisées. L'argent des fermages allait sur un compte rémunéré à trois pour cent, que Bran abandonnerait au jeune duc.

Néanmoins, celui-ci approchait de sa majorité et il serait temps bientôt de lui passer le flambeau, qu'il soit prêt ou non à endosser cette responsabilité.

Un palefrenier les attendait pour s'occuper des chevaux. Randall conduisit directement Bran à l'étage, dans les appartements privés de la duchesse douairière.

Lucy était encore en robe de chambre et bonnet de nuit noirs. Sa chevelure brune commençait à peine à se strier de gris. Elle restait belle, mais sa silhouette s'était un peu empâtée dernièrement. La solitude l'incitait à chercher du réconfort dans la nourriture, disait-elle.

Bran, pour sa part, trouvait que ces quelques kilos supplémentaires lui allaient bien. Comme lui, Lucy avait des yeux d'un gris argenté. C'était la marque des Balfour.

Elle se précipita vers lui :

— Je t'ai envoyé un message hier en fin de matinée, te demandant de venir au plus vite. Je t'attendais hier soir !

— Je devais assister à une réunion concernant la construction du pont...

— Le pont ! Je suis fatiguée de t'entendre parler de ce pont, surtout quand ta présence est requise ici. Christopher a besoin de toi.

— Je l'ai vu à Londres il y a quelques semaines. Tout allait bien.

— Plus maintenant.

Lucy s'était mise à faire les cent pas en agitant les mains.

— Il faut absolument que tu interviennes, parce qu'il ne m'écoute pas, poursuivit-elle. Et ne me dis pas que tu es venu tout droit ici, parce que je sais que tu es parti chasser avec tes amis du club des Cartésiens. Ah, ce club ! Un beau prétexte pour que des hommes adultes se conduisent en gamins, si tu veux mon avis. Je t'appelle au secours, et c'est d'abord eux que tu vas voir !

Bran en avait assez de l'entendre vitupérer. Il la saisit aux épaules et la guida vers le fauteuil, face à la cheminée. Puis il s'agenouilla devant elle pour mettre son visage à hauteur du sien avant de répondre avec calme :

— La partie de chasse a commencé avant l'aube. À cette heure-là, tu devais dormir.

— Penses-tu ! Je n'ai pas fermé l'œil depuis que Christopher m'a avoué ses projets. Oh, c'est horrible, Brandon. *Horrible !*

Des larmes gonflèrent dans ses yeux et coulèrent sur ses joues, le long de son nez rougi. Lucy n'avait jamais su pleurer avec grâce.

Bran tira son mouchoir de sa poche et le lui offrit.

— Lucy, je suis là, maintenant. Explique-moi ce qui te met dans un état pareil.

— Il veut épouser une actrice !

L'espace d'une seconde, Bran crut avoir mal entendu. Comme il gardait le silence, sa sœur reprit :

— Il prétend que cette créature est la femme de sa vie. Qu'il ne saurait en épouser une autre, car elle lui a enflammé le cœur.

Bran se releva sans mot dire. Il ramena une chaise vers le fauteuil et s'assit près de sa sœur.

— Une actrice, répéta-t-il.

Lucy hochait frénétiquement la tête et les rubans de son bonnet dansèrent autour de sa tête.

— Ai-je bien compris ? enchaîna-t-il. Tu m’as bombardé de messages en me demandant de venir toutes affaires cessantes alors que je me préparais pour une réunion primordiale... parce que Christopher fréquente une actrice ?

— Il ne la « fréquente » pas. Il veut l’épouser !
Lucy était catastrophée.

Soudain, Bran lâcha un rire franc, qui s’étrangla dans sa gorge quand il croisa le regard indigné de sa sœur.

— Lucy, il va avoir vingt et un ans. Bien sûr qu’il aime les actrices ! Il faut bien que jeunesse se passe.

— Il ne s’agit pas d’un simple flirt. Il veut l’épouser, je te le répète.

— Mais il ne le fera pas.

— Que tu dis !

— Lucy, il est jeune. Il dit des bêtises.

— Tu aurais dû le voir, Brandon. Il était métamorphosé, comme s’il était devenu un homme du jour au lendemain.

Bran haussa les épaules.

— Il a encore bien du chemin à parcourir. Et justement, une actrice pourra l’y aider.

— Je ne veux pas que cette femme approche mon fils !

— C’est ce que disent toutes les mères depuis la nuit des temps.

— Ne sois pas si paternaliste. Je connais mon fils. Il est épris, et si nous ne nous débarrassons pas de cette sorcière, il se fera piéger. Elle est beaucoup plus âgée que lui.

Lucy tordait le mouchoir entre ses mains.

En son for intérieur, Bran estimait plutôt que son neveu semblait au contraire avoir pris un peu de maturité. Il ravala un autre sourire.

— Très bien, je lui parlerai.

— Il ne t'écouterà pas. Cette femme l'a envoûté.

— Depuis quand la connaît-il ? Il ne m'a pas parlé d'elle quand je l'ai vu à Londres.

— Hier.

Bran sursauta.

— *Hier ?*

Il secoua la tête. Mars et Thurlowe n'en croiraient pas leurs oreilles quand il leur raconterait cela.

— Lucy, il l'a rencontrée hier et tu me dis qu'elle l'a ensorcelé ? Franchement... tu ne peux pas croire ça !

— Tu n'as pas vu Christopher. Il n'est plus lui-même.

Lucy était rouge de colère. Bran s'efforça de cacher son incrédulité, sans vraiment y parvenir.

— À quelle occasion l'a-t-il rencontrée ?

— Il a croisé une troupe de comédiens sur la route. L'essieu de leur roulotte venait de se briser et il leur a proposé son aide. Et quand il a vu cette femme, il a eu le coup de foudre. Comme ça ! dit Lucy en claquant des doigts. Il dit qu'il ferait tout pour elle.

« Oui, jusqu'à ce qu'il ait couché avec elle », songea Bran.

Il s'abstint toutefois d'exprimer sa pensée à voix haute.

En vérité, il était plutôt soulagé d'apprendre que son neveu tentait d'échapper à l'autorité maternelle. Il avait même suggéré à Christopher de venir passer la saison mondaine à Londres. Ce n'était pas en restant dans les jupes de Lucy que le jeune duc allait mesurer l'étendue de ses devoirs.

Bran tapota la main de sa sœur.

— Je lui parlerai.

— Cela ne servira à rien. J'ai moi-même essayé de le raisonner pendant des heures. Il faut payer cette fille

pour qu'elle le laisse tranquille. C'est la seule manière de le protéger. Vraiment, Brandon, il est comme possédé. Quand il a quitté la maison... il *fredonnait* !

Bran n'avait nulle envie de gaspiller son argent en le donnant à une actrice.

— Tu en fais une montagne, Lucy. C'est de cette façon que les jeunes gens jettent leur gourme. Il faut le voir comme une sorte de rituel initiatique.

— Tu penses me rassurer en me disant ça ? Ça ne marche pas, je te préviens.

— Écoute, reprit-il avec patience, moi aussi j'ai été amoureux d'une actrice. Éperdument. Et tu vois, j'ai survécu.

De justesse. Mais il n'allait pas le préciser à sa sœur.

Sans cette terrible déception amoureuse, il ne serait pas parti travailler pour la Compagnie des Indes orientales. Il s'était purement et simplement exilé pour s'éloigner de celle qui l'avait tant fait souffrir.

Aujourd'hui il se rendait compte qu'il n'était à l'époque qu'un blanc-bec naïf, comme son neveu. Cette actrice avait fait de lui un homme, et d'une certaine façon c'est grâce à elle qu'il était maintenant un homme riche.

— Ne te ronge pas les sangs, tout ira bien, assure-t-il encore.

Lucy se mordait les lèvres pour les empêcher de trembler.

— Je pensais qu'à Maidenshop Christopher était à l'abri de ce genre de prédatrices...

— Est-ce pour cette raison que tu le retiens ici ?

— Son père est mort. Il a besoin de moi.

— Thomas est décédé il y a quatre ans. Tu ne peux plus utiliser ce prétexte pour garder ton fils près de toi, rétorqua Bran avec fermeté. Les jeunes gens doivent

se frotter à la vie. Ce sont les erreurs et les épreuves qui forgent le caractère. Si tu l'empêches de voler de ses propres ailes, il commettra bêtise sur bêtise.

— Ces courtisanes sont des moins-que-rien !

— Elles remplissent un rôle dans la société.

Lucy se boucha les oreilles en fermant les yeux, dans une attitude puérole.

— Je ne veux pas en entendre parler. Je voudrais que Thomas soit toujours en vie. Que rien n'ait changé, gémit-elle.

— Les choses évoluent, Lucy. C'est inévitable.

Pourtant, depuis trois ans qu'il se battait pour prouver sa crédibilité professionnelle, combien de fois avait-il regretté de ne plus être en Inde, où personne ne doutait de ses compétences ?

— Je t'en prie... il faut la payer ! supplia Lucy en lui agrippant le bras. N'avons-nous pas la somme nécessaire sur les comptes ?

— Si, mais si tu dépenses l'argent de cette façon, il manquera ailleurs.

— Fais-le.

— Bon... d'accord.

— Merci ! souffla Lucy dans un soupir de soulagement.

Il se leva.

— Où puis-je trouver cette femme ? Connais-tu son nom, ou dois-je interroger toutes les comédiennes de la troupe ?

— Elle s'appelle Kate Addison. Christopher a invité la compagnie à s'installer sur le domaine, dans la clairière près de Cambridge Road. Tu te rends compte ? Quand je pense...

Lucy continuait ses récriminations. Sa voix bourdonnait aux oreilles de Bran, qui s'était pétrifié et n'écoutait plus.

Kate Addison ?

Les souvenirs et regrets qu'il avait crus enfouis au plus profond de lui rejaillissaient d'un coup.

Kate Addison. Combien d'actrices portaient ce nom ?

Ou avait-il mal compris ? Il avait eu des émotions fortes ces dernières heures, il était fatigué... Son esprit lui jouait peut-être un tour en lui chuchotant le nom de cette femme qu'il croyait avoir effacé de sa mémoire.

— Brandon, tu m'écoutes ?

— Euh... oui. Dis-moi... quel âge a-t-elle ? ne put-il s'empêcher de demander.

— Oh, je n'en sais rien. Je n'ai pas posé la question. Je sais juste qu'elle est plus vieille que lui. C'est un détail que j'ai retenu. Quel homme voudrait d'une femme plus âgée que lui ? Hier soir, Christopher m'a dit qu'il comptait l'emmener au Cotillon. Oh, Brandon, je ne m'en remettrai jamais s'il paraît au bras de cette traînée devant tous nos amis !

— Ne t'inquiète pas, je l'en empêcherai.

Cette fois, il n'y avait nul amusement dans la voix de Bran.

Si cette comédienne était la Kate Addison qu'il connaissait, il ne lui permettrait pas d'approcher sa famille. Elle avait bouleversé sa vie autrefois, et il ne tolérerait pas qu'elle fasse de même avec son neveu.

À son arrivée à Smythson il envisageait, après s'être entretenu avec sa sœur, de se raser et de faire une courte sieste. Mais il y avait maintenant plus pressé.

— La clairière près de Cambridge Road, dis-tu ?

— Oui. Christopher y est sans doute. Cela fait des heures qu'il a quitté la maison...

Lucy parlait au mur. Bran était déjà sorti.